

Belfort, la cinéphile, valorise les jeunes talents

CINÉMA

Pour célébrer sa 30^e édition, le festival Entrevues de Belfort a invité 30 cinéastes à participer à un jeu de cadavre exquis cinématographique. Au photogramme du *Salaire de la peur* d'Henri-Georges Clouzot, que lui a envoyé Patricia Mazuy, Jean-Paul Civeyrac a répondu par une autre image, issue du *Diable probablement* de Robert Bresson, lequel a conduit Alex Ross Perry à piocher son instantané dans *La Neuvième Porte* de Roman Polanski... Le jeu a ainsi donné lieu à une jolie frise de 30 images, laquelle a dicté une programmation spéciale anniversaire, totalement aléatoire, de 30 films. Les joueurs avaient tous en commun d'avoir fait leurs débuts dans ce festival orienté vers la jeune création.

La compétition 2015 présentait la relève. De bonne tenue dans l'ensemble, elle fut dominée par deux premiers films, un chinois et un algérien, dont chacun des auteurs fait beaucoup parler de lui. Lauréat de la Montgolfière d'or au Festival des 3 Continents à Nantes, *Kaili Blues* de Bi Gan (sortie prévue le 24 février 2016) a été tourné autour de Kaili, une petite

ville de 100 000 habitants nichée dans les montagnes luxuriantes du Guizhou dont est natif Bi Gan, qui a obtenu le Prix du meilleur réalisateur émergent au Festival de Locarno (où le film était présenté dans la section Cinéastes du présent). Ce long-métrage au charme étrange vous enveloppe dans sa course rêveuse aux côtés de petits mafieux, d'enfants livrés à eux-mêmes, de médecins de campagne, de chanteurs pop, dans un millefeuille temporel d'une fluidité étourdissante, où résonnent en sourdine les échos de certains films de Hou Hsiao-hsien (et particulièrement de *Goodbye South, Goodbye*), ou d'Apichatpong Weerasethakul. C'est beau, et magique.

La référence Tarkovski

Fils d'une coiffeuse et d'un chauffeur de taxi, l'auteur, un jeune homme de 26 ans au caractère visiblement bien trempé, ne se reconnaît aucune parenté avec les grands cinéastes chinois contemporains vénérés en France que sont Jia Zhang-ke ou Wang Bing. « *Mon film parle du temps, pas de réalités sociales ou économiques* », tranche-t-il. Et s'il assume pleinement son admiration pour Hou Hsiao-hsien, il

dit devoir son destin de cinéaste à Andreï Tarkovski. « *J'ai découvert le cinéma à l'université du Shanxi, où j'étudiais la production audiovisuelle. Mais au départ, comme j'aime beaucoup les animaux, je voulais faire du documentaire animalier. Je téléchargeais beaucoup de films dans ma chambre et, un jour, j'ai essayé de regarder Stalker de Tarkovski. Au bout de dix minutes, j'ai arrêté, car le film m'exaspérait. Mais j'avais envie d'en écrire une critique virulente, et j'ai poursuivi. J'ai bien dû mettre deux semaines à arriver au bout, tant cela me tombait des yeux. Peu de temps après, je me suis attablé devant un bon repas – des lamelles de porc sauté à la sauce de poisson, je m'en souviens encore! – et le film m'est revenu avec force. J'ai commencé à avoir plein d'idées de cinéma. Les films de Tarkovski sont devenus une source inépuisable d'inspiration.* »

Tarkovski est aussi une référence pour Hassen Ferhani, l'auteur de *Dans ma tête un rond-point*, l'autre grand film de la compétition, arrivé auréolé du Grand Prix de la compétition française du Festival international de cinéma de Marseille. Dans ce documentaire tourné dans des abattoirs d'Alger, cet autodidacte qui s'est

formé au sein d'un ciné-club, puis en tant qu'assistant de ses amis Malek Bensmail ou Karim Moussaoui, se livre comme le ferait un peintre, autour d'une poignée de personnalités hautes en couleur, issues de différentes régions du pays, et de différentes générations, mais toutes reliées par leur condition d'ouvrier, à un portrait en coupe de l'Algérie. La beauté de ce film, où il est moins question de viande que d'amour, de pauvreté, de poésie, de révolution, de musique, d'appel de l'exil ou de folie, tient autant à l'intelligence de ses cadrages, qui invitent au surgissement de l'action (et donnent lieu à quelques scènes sidérantes), qu'à la nature incluyente d'un dispositif qui permet aux personnages de s'emparer du film en s'y mettant eux-mêmes en scène...

Exaltant la poésie de leur être, leur irréductible singularité, le cinéaste trouve en ces hommes une matière tendre, savoureuse, dont l'éclat vient irradier l'absolue noirceur de leur condition, une inextricable misère que lestent les stigmates encore à vif de la terreur islamiste qui mit le pays à feu et à sang dans les années 1990. ■